

La Gloire de L'EDÁNKAN

Xavier de Brabois

Chapitres inédits du Livre 1
Chapitres 24B et 24C

Note de l'auteur :

Ces deux chapitres sont à placer entre le chapitre 24 et le chapitre 25 du livre 1 de La Gloire de l'Edánkan. Ils ont été supprimés au cours d'une relecture car ils augmentaient le nombre de pages du roman, déjà volumineux.

Ils ont été remplacés dans le cours de l'intrigue par le résumé qu'en fait Anno p.391.

Ces deux chapitres supprimés ont subi moins de relectures que le reste du roman, et vous pourrez y trouver des maladresses de style. Néanmoins leur état était suffisamment achevé pour être présentable.

Bonne lecture à tous !

[fin du chapitre 24]

[...]

– Et le messager ? demanda Yelin. Vous ne le renvoyez pas ? Va-t-il rester ici ?

– Il fait comme il veut. Nous n'avons pas d'ordres à lui donner. Comme nous, il fait son travail, qui ne se limite pas à transmettre des messages. J'ai déjà convoyé des missives au cours de mes missions, moi aussi, acheva-t-il en souriant.

Ils quittèrent le village et suivirent le chemin jusqu'à rejoindre une fourche, et prirent la route qui conduisait le plus au sud.

Cela faisait cinq jours qu'Anno, Orufis, Odonar et Gunri les avaient quittés.

CHAPITRE XXV

LE Foudre Blanc

Ces derniers n'avaient pas chômés. Anno avait reçu des renseignements à Laub. Un investigateur, apprenant que la mission d'Anno avait repris, était en fait venu le trouver de lui-même, avant que l'Elfe n'ait à se manifester auprès d'éventuels agents.

Cet homme avait parcouru une distance de vingt lieues aussi vite que possible pour être sûr de trouver Anno avant qu'il ne disparaisse à nouveau. L'Elfe reçut grâce à lui les derniers renseignements concernant le nombre supposé d'Orques qui n'avaient pas reparus hors du bois de Dar où ils allaient devoir pénétrer. Il s'était également fait préciser l'étendue de la zone où l'on perdait de vue les armées en marche. Des observateurs du Conseil y avaient disparus, et les derniers endroits où ils s'étaient manifestés étaient connus de plus en plus précisément.

Ils étaient à présent sur le point d'atteindre cette zone. Ils avaient galopé toutes les heures fraîches de la journée, laissant les chevaux se reposer au pas le reste du temps. Ils n'étaient pas pressés outre mesure, mais ne devaient pas prendre de retard sur la mise en mouvement des armées levées par les seigneurs appelés par l'Assemblée. Le délai que lui valut l'affaire de Yamaar avait été prévu, mais les renseignements qu'il détenait lui signalaient que certains seigneurs étaient déjà en place avec leurs armées.

Laisser tant d'orques mystérieusement présents dans la forêt de Dar était une folie. Il voulait savoir au plus vite de quoi il retournait, et agir rapidement en cas de problème majeur, avant d'être submergé par le nombre. Les armées de l'Ombre cachées en pareil endroit auraient tôt fait de se répandre sur le Galdion et de le réduire au chaos, troublant dès lors l'équilibre et menaçant les autres royaumes.

— Trop d'orques habitent dans cette région malgré les années de paix, avait-il expliqué à ses compagnons. Ils ne reparassent plus, ni dans un sens, ni dans l'autre, à croire qu'ils se perdent tous dans les forêts de Dar, s'ils ne s'y font dévorer ! Mais ce serait trop beau ! D'après nos estimations, il y en aurait pour presque huit cents, peut-être mille à n'être jamais réapparus. Seule une petite partie poursuit son trajet, mais pour bien vite retourner en Terres d'Imen. Ils n'ont pas le droit de s'établir ailleurs, mais cette traversée rapide ressemble fort à un demi-tour camouflé.

Gunri avait risqué la question :

– Fort bien, mais que ferons-nous si en examinant ce phénomène, nous remuons une armée de mille orques, peu disposés à se laisser ainsi découvrir ? Je suis prêt à en étripier une centaine, à quatre nous en aurons vite tué cinq cents... resteront cinq cent, ironisa l'homme d'Adhrón.

À cette image, Anno laissa un sourire apparaître sur son visage.

– C'est pourquoi nous devons nous montrer discret, reprit-il plus sérieusement. Et puis cette hypothèse n'est que la pire de toute. Nos estimations ne sont pas très fiables pour cette zone, car nos observateurs ont bien du mal à discerner ce qui arrive de ce qui repart. Et ces orques sont très habiles à nous emmêler. Il se peut aussi que cela ne soit qu'une ingénieuse tentative de mystification. Sachant que nous les avons observés, ils pourraient en user par la suite pour nous imposer de nouvelles conditions de paix, puisque nous croirions qu'ils sont présents en forces dans cette région.

Anno mena sa compagnie jusqu'au sommet d'un monticule, une basse colline, au faite de laquelle étaient dressées de hautes pierres pointues, comme un rocher fendu en son entier en cinq parts de proportion et de hauteur inégales. L'intérieur des rochers étaient blanc, phénomène surprenant car on ne trouvait pas d'autres pierres ni cailloux blanc dans les alentours, ni dans tout le pays du reste.

Les rocs étaient arrondis et assez lisses à l'extérieur, mais déchirés, pointus et plus droit – voire incurvés – à l'intérieur, là où la roche apparaissait blanche. Deux hommes pouvaient avancer à leur base entre les gigantesques rocs qui s'élevaient aussi hauts que dix hommes, soit plus de cinquante pieds. L'herbe était courte et la mousse recouvrait les fragments des rochers orientés au sud, sur peu de hauteur,

– Comment s'appelle cet endroit ? demanda Odonar

– *Le foudre blanc*, répondit Anno. Certains prétendent que la foudre a frappé ce rocher il y a longtemps, et qu'il a révélé son cœur blanc, d'autres disent que c'est la foudre qui a blanchi la pierre, d'autres encore ne parlent que du gel qui aurait fait éclater la pierre, mais il y a des légendes plus fantastiques. On l'appelle encore *les couteaux dressés*, à cause de leur forme si acérée et de la blancheur d'une de leurs faces.

Anno fit mettre les cavaliers à l'ombre des rochers, et décréta qu'il leur fallait attendre là un nouvel arrivant.

– Je vous avais vaguement averti, expliqua Anno, de l'arrivée de ce compagnon, et ce fut la raison qui me poussa à poursuivre ma mission malgré le besoin en hommes sûrs de Yamaar. Ce fut du moins un des paramètres importants. Cet homme est très difficile à joindre, et ne se préoccupe pas beaucoup de se faire connaître à Sévagil par l'intermédiaire de nos émissaires. Il joue un rôle très important auprès de son peuple, qui fait face à de sombres présages. Il est aussi un des atouts majeurs de la stratégie de l'Assemblée, aussi est-il laissé entièrement libre de ses mouvements. L'Assemblée l'appuie par tous les moyens, sans souvent avoir de nouvelles de ses actions. Mais elle est consciente que dans tous les cas cela lui sera profitable dans sa lutte contre l'Ombre.

– Qu'est-ce qu'un tel homme ? demanda Gunri. A-t-il au moins un nom ?

– En effet, mais je ne vous le livrerai pas. Il vous donnera lui-même son nom, ou quelque autre de son goût, s'il le juge utile.

– Charmant compagnon, commenta Orufis.

– Oh, il ne souffre pas beaucoup de compagnie non plus, je ne vous promets pas que vous l'apprécierez à sa juste valeur au premier contact. Soyez patient simplement, acceptez de ne pas le troubler, et vous découvrirez l'or sous la roche.

Les cinq compagnons attendirent là, assis le dos contre la pierre, surveillant leurs chevaux qui broutaient librement, quelques heures passèrent, et Anno se levait souvent pour scruter l'horizon de sa vue perçante, de tous les côtés. Mais il revenait toujours silencieux, et s'asseyait à nouveau.

Voyant qu'il avait du temps, Gunri dessella son cheval pour entreprendre de graisser le cuir de sa selle. Il la trouvait usée et en mauvais état, et voulait tâcher de la rendre un peu meilleure et de contrôler ses coutures. Orufis se mit à jouer avec son épée, qu'il faisait tourner contre le sol mou, en regardant de temps à autre le soleil qui déclinait.

– Êtes-vous certains de vous être mis d'accord sur le bon jour, demanda Orufis à l'Elfe.

– Le jour a été confirmé dès que notre message de Saule a été reçu, et notre ami n'est pas homme à oublier pareil rendez-vous, ni à être gêné dans ses déplacements. Il a dû être retardé dans son peuple. Nous attendrons encore demain, nous devrions monter un bivouac ici.

Ils s'exécutèrent, lentement. Odonar alla battre et nettoyer une aire suffisante pour s'y installer la nuit, tandis que Gunri rangeait sa selle et allait chercher suffisamment de bois pour avoir chaud toute la nuit.

Anno n'interdit pas que du feu fût fait. Leur futur compagnon trouverait ainsi une présence plus sûrement s'il devait arriver la nuit. S'ils se trouvaient aux premières racines de la forêt de Dar, les orques ne seraient pas pour autant aux aguets si loin du cœur où ils devaient se terrer. Ils s'y cachaient sans doute profondément, et s'il pouvait arriver qu'une patrouille s'aventure néanmoins du côté d'Anno et de ses compagnons pendant la nuit, cela ferait bien leur affaire pour découvrir plus aisément le lieu où ils se terraient. Il fallait dans cette éventualité monter une garde vigilante de deux personnes.

La nuit se passa ainsi, froide et silencieuse non loin du sommet du monticule. Mais personne n'arriva, ni ami ni ennemi, et le matin humide et plus froid encore que la nuit vint réveiller les hommes. Le feu n'avait pas tenu toute la nuit, et il n'y avait pas moyen de se réchauffer après l'inconfortable sommeil.

Gunri fut désespéré de ne pas pouvoir préparer un déjeuner pour se remplir l'estomac avant de commencer la journée. Anno déclara qu'ils attendraient que le soleil les réchauffe avant de reprendre la route, ce qui leur laissait encore quelques heures.

Orufis se lança dans quelques exercices pour se réchauffer et assouplir ses muscles endoloris par la mauvaise nuit, tandis que l'homme d'Adhrón allait inspecter l'état des chevaux. Anno escalada les parois accidentées des rochers et alla se jucher sur l'un des pics pour observer le lointain avec plus d'acuité.

Les brumes étaient encore au ras du sol et le soleil encore bas commençait tout juste à les élever en les transperçant de ses rayons chaleureux. Au bout d'une heure, Anno voyait aussi loin que la végétation le lui permettait, mais il n'apercevait rien. Il attendit encore, espérant être lui-même observé par son ami qu'il croyait caché quelque part non loin du *foudre blanc*.

Mais au bout d'une nouvelle heure, il dut se résoudre à reprendre la route sans lui, en espérant qu'il serait capable de les suivre quand il arrivait enfin. Il imagina que peut-être il avait pris de l'avance et les attendait sur le chemin pour les mener plus rapidement au camp des orques, qu'il avait peut-être déjà découvert.

Ils se remirent donc en route, et Anno contourna une partie de la forêt en regagnant un chemin large. Il avait l'air de savoir où emmener ses compagnons.

Ils arrivèrent finalement à un croisement. L'un des chemins semblait n'avoir pas été pratiqué depuis des années. De hautes herbes le recouvraient, et plus loin on pouvait le voir tourner sèchement entre les branches basses et épineuses d'aubépine. L'autre au contraire continuait propre et large, en s'incurvant vers la droite.

– Poursuivons par ce chemin-ci, fit Anno en désignant celui qui visiblement les contraindrait vite à tous descendre de monture pour progresser sous les branchages et dans les herbes hautes.

Ils mirent en effet pied à terre et se disposèrent en ligne pour emprunter le même sillon tracé par le cheval de tête, celui d'Anno, qui couchait les herbes hautes, facilitant la marche des hommes. Quand ils furent bien enfoncés dans la forêt et que le chemin commença à disparaître, Anno fit signe de s'arrêter.

– Nous ne pourrions pas poursuivre avec nos chevaux. Laissons-les ici, ils ne sont pas assez discrets, de toute façon.

– Comment les retrouverons-nous ?

– Ce n'est pas le plus important, répondit Anno. Mais si nous les laissons libres, ils retourneront à Sévagal.

Il rédigea un message sur l'intérieur de sa selle, pour qu'on ne les croit pas mort, puis ils chassèrent leurs montures, qui s'enfuirent vers l'ouest.

– Ne nous les volera-t-on pas ? demanda Orufis.

– Cela se peut, dit Anno, mais nous avons d'autres soucis !

Ils poursuivirent à pied sous les branchages au milieu des fourrés, jusqu'au soir.

Anno n'avait pris aucun chemin au hasard. Les renseignements qu'il avait reçus au sujet de la présence des Orques étaient précis. Ils campèrent là sans feu, et reprirent leur marche au lever du soleil.

Ils arrivèrent à un petit chemin de terre, qu'Anno décida d'éviter. Il y avait vu des traces qu'on avait tenté de camoufler. Cette volonté suspecte avait suffi à Anno pour savoir que la piste était bonne, mais sans doute surveillée. Il emprunta à la place un passage qui les éloignait du chemin, qu'il fallait pourtant longer.

– Vous savez où aller ? demanda Orufis.

– Pour l'instant, nous continuerons de ce côté-ci, pour nous rapprocher du chemin que nous avons quitté. Il y avait une piste.

Ils quittèrent donc tout sentier et longèrent le chemin sombre, en devant sans cesse éviter ronces et branches.

– Il peut y avoir des guetteurs avancés, murmura Anno, tâchez de lever la tête régulièrement. Les Orques n'aiment pas grimper aux arbres, mais s'y contraignent parfois.

Mais Gunri marmonnait dans sa barbe :

– Voilà que nous venons d'aller tirer d'affaire un groupe qui s'était mis en fort mauvaise situation, et nous nous apprêtons à nous jeter à notre tour dans la gueule d'un autre loup.

– Des armées seront là pour venir nous secourir, dit Orufis en souriant derrière lui. Ce sera un beau spectacle, non ?

– Nous serons morts ! rétorqua l'homme d'Adhrón d'une voix grave.

Anno leur fit signe de se taire.

Ils progressèrent en sous-bois et parvinrent à un ancien chemin complètement envahi de mauvaises herbes, genêts et hauts chardons. Anno l'emprunta, fixant le sol, en demandant à ses compagnons d'observer les alentours et les arbres. Ils avancèrent longtemps sur ce chemin, progressant vers le sud-est. Mais il avait tendance à s'incurver davantage vers le sud, et Anno ne trouvait aucun indice susceptible de lui donner une piste. Alors ils quittèrent le sentier, et reprirent à travers bois, vers le nord, et l'est, pour tenter de récupérer sur leur gauche la route qu'ils avaient quittée il y a longtemps, et la longer à nouveau.

Au bout d'un temps, Anno vit une ligne claire qui fendait le bois : un chemin, manifestement mieux entretenu. Il inspecta sur tous les côtés en avançant progressivement jusqu'au large chemin.

Il était très propre, comme si une habitation était proche. Il n'y pénétra donc pas, pour n'y laisser aucune trace. Il se tapit plutôt dans les hautes herbes qui le bordaient jusqu'à la limite du bois et observa. Les autres l'imitèrent. Orufis nota que l'herbe rase qui poussait de ci de là sur la route était couchée, écrasée de temps en temps : quelques personnes avaient marché là dans les jours précédents.

Sur le chemin, Anno nota une motte de terre accrochée à une pierre. Ceux qui étaient passés là avaient donc les pieds boueux. Or, il n'avait pas plu dans la région depuis le début de la semaine, et le sol ne présentait aucune trace de marche sous la pluie : il était parfaitement plat et sec, sans empreintes profondes ni d'aucune sorte.

– Il y a donc de l'eau là d'où ces personnes viennent. Ce qui signifie aussi qu'elles vont par ce chemin plus loin que là où nous nous trouvons. Il est dangereux de rester ici. Peut-être y a-t-il des gardiens orques derrière nous.

– Nous devrions nous séparer, proposa Orufis.

– Cela n'a aucun intérêt, rétorqua Anno. Ce bois est immense et nous ne l'explorerons pas au hasard. Rester groupé est plus sûr pour notre sécurité. Nous éviterons de nous faire repérer.

Ils poursuivirent leur marche en sous-bois pour longer le chemin. Parfois, des bosquets et des massifs de ronces les obligeaient à faire de grands détours, et à perdre le chemin, qu'ils ne retrouvaient parfois pas aussitôt, parce qu'il avait changé de direction.

Anno fit soudain signe de s'arrêter en silence. Il indiqua un guetteur en hauteur, dans un arbre. Il y avait une plate-forme, construite comme une véritable tour d'observation.

– Nous attendrons sa relève, et nous le suivrons.

La silhouette sous l'ombre de l'arbre était difficile à percevoir. On ne pouvait même pas garantir qu'il s'agissait d'un orque. Ils s'assirent à distance et patientèrent, en organisant un roulement pour que l'un d'eux conserve toujours sur lui son regard.

– Il ne bouge absolument pas..., finit pas s'inquiéter Orufis. Êtes-vous sûr qu'il soit vivant, ou qu'il s'agisse bien d'un guetteur. Peut-être n'est-ce qu'un pantin, un épouvantail.

– Difficile à croire, avec une telle cette plate-forme construite dans le but d'y demeurer longtemps.

– Justement... ! C'est trop visible, c'est grossier pour un guetteur.

– C'est orque ! commenta Anno.

– Ne les sous-estimez pas Anno !

– Bien sûr que si. N'allez pas de votre côté les surestimer. Ces créatures sont incapables dans bien des domaines.

Orufis ne répondit pas à l'Elfe. Il plissa les yeux pour chercher à mieux voir.

– Puisque même vous, Anno, vous ne pouvez nous certifier qu'il s'agit d'un guetteur orque, je vais voir de plus près.

Orufis s'en alla discrètement, faisant un grand tour pour arriver de dos à l'arbre, sous un angle où il se trouvait protégé de la vue du guetteur par un grand arbre au tronc large. Il commença à mieux voir de quoi il s'agissait. Il eut l'audace de se placer au pied de l'arbre où se trouvait la tour d'observation, et d'escalader le tronc, sans utiliser l'échelle.

Arrivé au sommet, ses craintes furent confirmées. Il fit de grands signes pour appeler ses amis. Ces derniers le rejoignirent, en restant cachés sous l'arbre. Orufis redescendit pour les rejoindre.

– C'est un cadavre, dressé debout. Je crois que c'est un homme, un voyageur qui aura fait une mauvaise rencontre.

Anno leva la tête, et eut le désir d'aller voir de lui-même.

– Pas par ce chemin, fit Orufis en empêchant Anno d’accéder à l’échelle formée de branches droites solidement fixée au tronc. Elle est certainement piégée ; elle n’a aucun rôle...

Anno s’en écarta, et escalada l’arbre comme l’avait fait Orufis. Les autres restèrent en silence sous les branchages, guettant une éventuelle arrivée d’orques aux aguets. Anno redescendit rapidement.

– Je voulais vérifier que je ne l’avais pas connu. Nous avons perdu de nombreux observateurs dans cette région. Mais, ce cadavre est méconnaissable.

– Il doit être posé là depuis plusieurs mois.

– C’est infect ici, répondit Gunri en reniflant l’air.

– Nous ne pouvons prendre le risque d’y toucher. Sa présence est trop insensée.

Ils regagnèrent le bois et poursuivirent leur progression le long du chemin. Au bout d’un long moment, Anno intervint :

– Arrêtons-nous! Cela ne va pas. Les traces ne sont plus du même type sur le chemin, et il y en a moins.

– Elles ont l’air également plus anciennes, fit remarquer Orufis, qui observait lui aussi attentivement les traces.

– Nous avons dû manquer quelque chose. Faisons demi-tour !

Ils firent le trajet en sens inverse, et notèrent enfin un sentier discret qui partait dans la forêt en face d’eux.

– Remontons et traversons plus haut.

Ils rejoignirent presque l’endroit où ils avaient fait demi-tour, et traversèrent le chemin un par un, craignant de se laisser voir.

Ils pénétrèrent en sous-bois et rejoignirent le sentier qu’ils avaient aperçu. Mais le sentier s’éclaircit rapidement jusqu’à perdre tout allure de piste. À présent, les traces qu’ils voyaient étaient plus dispersées, mais celles qu’ils détectaient laissaient des marques plus visibles, entre les branches mortes tombées au sol.

Ceux qui avaient emprunté cette route devaient marcher chacun son chemin, ce qui ne laissait aucun sillon. La piste était dès lors plus difficile à suivre qu’un simple sentier. Cependant de temps en temps, Anno découvrait des traces bien visibles, qu’un animal aurait aussi bien pu laisser : des feuilles, ou des branches retournées, dénoncées par la face visible, plus claire et moins abîmée que le reste des branches.

Anno eut droit à un indice de plus belle qualité quand il découvrit des brindilles brisées au bout de branches d’arbres, comme pour permettre un passage confortable à une personne de la taille d’un homme. Un chevreuil aurait pu laisser de telles traces, mais elles se succéderaient sur une trajectoire rectiligne. Les traces semblaient laissées par divers personnages marchant selon différentes routes.

En suivant tant bien que mal ces indices, ils aboutirent à nouveau à un sentier bien tracé, au milieu d’une prairie aux herbes hautes ; ils quittaient le bois. Anno se demanda s’il fallait poursuivre. Il craignait d’être trop exposé s’il quittait le couvert de la forêt.

– Et si mes informations sont bonnes, il y a de nombreux Sujéteurs, murmura-t-il.

La prairie semblait bien faire un millier de pas de long, plus d’un quart de lieue. Anno regarda ses compagnons, et Orufis déclara :

– Nous n’avons pas le choix. Nous pourrions suivre ce sentier en rampant.

– Si vous y êtes résolu, alors soit, dit Anno. Cela sera éprouvant, croyez-moi !

Gunri et Odonar ne s’inquiétaient que du temps qu’une telle progression prendrait. L’Elfe passa en avant, et emprunta le sentier en rampant, caché par les hautes herbes qui le longeaient. Il était cependant relativement large au milieu de la prairie, et un observateur bien placé aurait pu les apercevoir.

Mais l'avantage de la situation était qu'Anno pouvait observer le sol avec grande attention, tâchant ainsi de découvrir le nombre de personnes qui avaient pu emprunter ce sentier, combien de temps auparavant, et quel pouvait être leur équipement. Il eut assez d'indices au bout d'un moment pour penser qu'il pouvait être passé une dizaine de personnes, dans le même sens que celui qu'ils étaient en train de suivre, et il y avait moins de trois jours.

Les quatre compagnons avançaient suffisamment éloignés les uns des autres pour ne pas recevoir la poussière que celui qui les précédait pouvait projeter derrière lui en poussant sur ses jambes, mais le trajet à accomplir était long et épuisant. Aussi faisaient-ils des pauses régulièrement. Il leur fallait aussi, pendant ces temps de pause, retirer herbes ou cailloux qui se glissaient constamment sous leurs vêtements ou dans leurs bottes.

Ils mirent moins d'une heure à accomplir cette éprouvante traversée, et purent finalement se redresser quand apparurent quelques bosquets et hauts arbustes qui annonçaient le retour de la forêt, un peu plus loin. Ces arbres avancés suffiraient à les protéger s'ils marchaient normalement.

C'est alors qu'un incident se produisit.

Le sentier, arrivé à ce point, se multipliait en des dizaines d'autres petits sentiers, tracés au milieu d'une herbe rase, qui s'écartaient, se recroisaient, s'égarèrent sans cesse... Cela manifestait une activité plus importante, et était signe qu'ils approchaient de quelque chose.

Anno choisit de suivre un chemin qui s'orientait vers la forêt, dans son désir de retourner à couvert, et s'attendant à ce que le camp orque, s'il existait, soit lui aussi bien caché au cœur du bois.

Mais au moment où Odonar pénétrait le dernier sous l'ombre des arbres denses, ils entendirent un bruit derrière eux. Ils s'aplatirent tous les quatre, et se retournant, virent une forme qui s'approchait, hésitante. Elle prononça quelque chose, d'un ton qui semblait interrogatif. Anno fit signe de ne pas bouger et de rester encore silencieux. Mais l'Orque, puisque c'en était un, s'approcha jusqu'à être devant le sentier, dans leur axe.

C'était une créature de taille médiocre ; il semblait même faible pour cette race destinée au combat. Il était torse nu et portait des braies courtes, déchirées au niveau du mollet. Il portait aussi un objet circulaire sur la tête, un casque, mais non fait pour résister au combat. Odonar sut que l'Orque allait les voir.

Au moment même où ce dernier se décala pour mieux voir les quatre formes qu'il devinait, allongées dans le sentier, Odonar bondit, sans bruit. L'orque poussa un bref cri de surprise, et s'enfuit. Il y avait une bonne vingtaine de pas entre lui et Odonar, et ce dernier ne parvint pas à couvrir cette distance avant que l'orque eût assez de vitesse pour lui échapper. Mais il n'abandonna pas et le poursuivit de tout son élan.

L'orque courait si vite qu'il ne parvenait pas à prendre une inspiration qui lui permettrait d'hurler et de donner l'alerte. Une flèche blanche vint se ficher dans un tronc d'arbre devant lui. L'Orque poussa un second cri, et changea de direction, affolé. Il partit du côté opposé à celui d'où était arrivé Anno, mû sans doute par l'instinct de chercher du secours.

Anno banda à nouveau l'arc qu'il avait monté rapidement. Il visait au large pour ne pas risquer de toucher Odonar, qui anticipait les déplacements de son adversaire par des bonds sur le côté.

L'Orque changea ainsi plusieurs fois de direction, et disparut de la portée de tir d'Anno. Odonar, derrière lui, se rapprochait. Soudain, Orufis déboucha sur le côté en avant de l'Orque. Pris de panique, celui-ci poussa des petits gémissements, sans parvenir à choisir une nouvelle direction. Ses plaintes furent étouffées par le choc d'Orufis qui se lança sur lui en

tendant de bâillonner son immense bouche. Odonar l'assomma aussitôt à l'aide d'une pierre après lui avoir ôté son étrange casque.

Anno arriva derrière eux, trois flèches blanches dans la main gauche, son épée dans l'autre. Il fit signe de faire demi-tour, avec l'Orque. Odonar le transporta sur ses épaules, et Orufis récupéra son casque. Ils s'éloignèrent des sentiers pour chercher refuge dans des taillis suffisamment éloignés pour que les orques éventuellement alertés par les cris ne viennent pas fouiller jusque là où ils se trouveraient.

– Qu'il est lourd ! fit Odonar en déposant enfin le corps de l'Orque.

Ils le bâillonnèrent à l'aide d'une couverture, qu'ils avaient dans leurs affaires, et le ligotèrent.

– N'avons-nous rien oublié ? N'y a-t-il pas trop de traces ? demanda Odonar en regardant en arrière s'il distinguait de lourds indices de leur présence.

– Si ! répondit Anno. Là où nous nous sommes couchés pour échapper au regard de ce guetteur, l'herbe est froissée de manière visible. Il y a aussi les impacts de mes flèches sur les troncs d'arbre... mais ces orques ne s'intéressent jamais aux arbres, ils ne les remarqueront pas.

– La pierre que j'ai tirée du sol pour assommer l'Orque ! s'exclama Odonar. Cela va se voir.

– Et il faut s'assurer qu'aucun objet n'est tombé de lui pendant notre fuite, dit Gunri.

– Allons-y tout de suite, fit Anno en bondissant hors du fourré. S'ils devinent notre présence, rester caché n'aura pas grande utilité, ils fouilleront jusqu'à ce qu'ils nous trouvent.

Orufis bondit aux côtés de l'Elfe et tous deux coururent sur les lieux de l'incident en surveillant que d'autres Orques n'étaient pas encore arrivés. Anno redressa les herbes qu'ils avaient aplaties, et effaça toute trace, tandis qu'Orufis retrouvait la pierre qu'avait utilisée Odonar et la replaçait dans son trou carré et humide dans le sol. Ils effacèrent grossièrement les nouvelles traces qu'ils venaient de créer en courant dans l'herbe, vérifièrent en un éclair que l'Orque n'avait rien perdu avant de s'enfuir à nouveau.

Orufis découvrit alors le sabre qu'il tenait en main et qu'il avait jeté en s'enfuyant devant Odonar. Il le ramassa vivement, et s'enfuit derrière Anno, le rattrapant. Ils se jetèrent ensemble derrière le bosquet d'arbustes éloigné, glissant au sol. Puis ils attendirent, anxieux, reprenant leur souffle le plus silencieusement possible. Le sang leur battait aux tempes, si bien que ni Anno ni Orufis n'entendaient de bruits lointains. Ils demandèrent à leurs amis si rien ne venait.

« Je n'entend rien » signifia Odonar par gestes. « Je ne vois rien » assura de la même manière Gunri, qui avait risqué un regard. Anno resta surpris, inspira puis expira un grand coup, et reprit son souffle subitement. Il put le retenir, pour écouter avec plus d'attention ; son cœur ne battait plus lourdement.

Rien ne se faisait entendre.

Ils attendirent encore un moment, mais comme ils n'entendaient toujours aucun bruit, Anno se risqua à chuchoter :

– Peut-être qu'ils attendent que nous nous manifestions.

– Peut-être que l'Orque était seul...

Gunri se redressa pour regarder, prêt à bondir à l'assaut s'il était aperçu, pour éloigner les soldats de ses compagnons. Mais il ne vit rien ! Il interrogea Anno du regard, puis émergea du buisson et s'en éloigna rapidement. Il saisit son petit bouclier, et la hache qui se tenait rangée en son creux, et circula lentement dans les alentours.

Ce n'est presque que trop tard qu'il le vit.

Un orque solide rampait silencieusement, un arc à la main. Il entrevit l'homme d'Adhrón qui progressait entre les troncs d'arbres, et banda son arc après s'être assuré que son

adversaire était seul. Gunri n'aperçut l'orque que lorsque son visage s'éleva un peu du sol pour pouvoir viser convenablement. Gunri marchait courbé et les quelques irrégularités de terrain le protégeaient en effet de son ennemi couché au sol.

Il eut tout juste le temps de se protéger derrière son bouclier, dans lequel se ficha une flèche brune. Il bondit sur son adversaire aussitôt le choc passé, lâchant son bouclier pour s'alléger.

L'Orque se redressa et tira un sabre en voyant l'homme d'Adhrón se jeter sur lui. Il esquiva de justesse la première attaque. Gunri, emporté par son élan, et voyant que sa hache repoussée par le sabre de l'orque passait à côté de sa cible, fit alors une chose surprenante. Sans doute pensa-t-il que l'orque n'était pas suffisamment entré dans le combat, qu'il n'était pas tout entier plongé dans le cœur de l'action pour réagir assez rapidement et profiter de toutes les inattentions, des moindres instants de faiblesse de son adversaire... Aussi tourna-t-il sur lui même d'un mouvement de bassin précis, pour ne pas avoir à redresser son arme et perdre ainsi le temps d'un assaut. Et il frappa l'orque de bas en haut, visant très haut en se tordant les bras, au moment même il achevait de prendre pied.

Le coup était très risqué, car Gunri se dégarnissait complètement en levant à ce point ses deux bras. Mais son adversaire fut frappé et retomba en arrière, et Gunri vit qu'il l'avait atteint sous l'oreille, derrière la mâchoire. La blessure était mortelle, mais Gunri accéléra les choses d'un nouveau coup.

Il courut chercher son bouclier, puis il se tapit au sol en attendant de voir apparaître d'autres adversaires. Mais rien ne vint.

Prenant tout son courage, il se redressa et explora les alentours. Il fut bien surpris de ne trouver personne. Il pensa à lever la tête pour inspecter les branches des arbres, et battit de son arme les herbes hautes et les fourrés.

Convaincu enfin qu'il n'y avait personne d'autre, il retourna en avertir ses amis.

– Voilà qui est étrange, fit Anno quand Gunri eut décrit ses recherches.

– Interrogeons notre prisonnier, proposa Orufis.

– J'ai abattu son compagnon par là-bas, dit Gunri. Rendons nous-y, cela pourra l'effrayer.

– Faire parler un orque ! s'étonna Anno. Vous vous imaginez avoir un quelconque moyen de persuasion sur eux ? Je n'ai jamais entendu dire qu'ils craignaient la mort !

– Il la tiennent en effet plutôt comme une libération, dit Odonar, mais ils la craignent pourtant autant que le fouet de leur maître, car n'ont nulle espérance ! Ils ne s'y jettent que par désespoir, et cela serait une chose bien triste, s'ils n'avaient tant de sang sur les mains et une telle haine pour le monde. À nous de lui éviter d'avoir à s'en remettre à pareille extrémité !

L'orque se réveilla, mais il était lié et bâillonné. Odonar le souleva et l'emmena jusqu'à l'endroit où les conduisit Gunri. Le corps de l'autre Orque gisait là, étendu sur l'herbe, maculée de sang sombre. Il était grand et fort. Anno eut un sourire de considération pour l'homme d'Adhrón.

– Il semblait solide, fit Orufis. Fut-ce un rude combat ?

– Il a suffi d'un assaut, répondit le montagnard avec flegme, comme si ce fut une chose très naturelle.

Ils posèrent l'Orque contre le tronc d'un arbre. Orufis tira sa fine épée, la pointa sur la gorge de l'Orque et le libéra de son bâillon. L'orque avait peur et ne réagit pas. Il avait été entièrement désarmé, et ses protections retirées.

– Les orques savent la langue commune, dit Anno qui n'avait pas de goût pour s'adresser à l'Orque dans sa langue. Vous pouvez l'interroger, dit-il à Orufis.

– Combien étiez-vous ? demanda Orufis à l'Orque, l'air menaçant.

L'orque regarda son interrogateur, puis les autres personnages, en biais car il n'osait tourner la tête à cause de l'épée d'Orufis appuyée contre sa gorge. Il s'arrêta plus longuement sur l'Elfe qui restait un peu derrière lui, ne désirant pas même approcher tant sa simple existence, sa puanteur, sa voix, sa saleté, le mettait hors de lui. Puis il observa l'homme d'Adhrón.

Voyant ce regard, qu'il n'apprécia pas, Gunri désigna dans son dos le corps de l'Orque abattu, avec sa hache encore maculée, et dit :

– Lui ne t'aidera plus.

Odonar intervint :

– Si tu ne nous sers en rien, nous n'aurons aucune hésitation à te faire *disparaître* comme lui, dit-il en insistant sur ce mot. Mais si tu nous sers, tu seras libre sans dommages !

L'Orque fut effrayé à la vue du corps étendu, et sa crainte l'empêcha de raisonner correctement. Il ne chercha ni à s'enfuir, ni à tromper ses ennemis, et regarda Orufis.

– Combien êtes-vous ici ? répéta Orufis.

L'orque déglutit, difficilement à cause de la pointe de l'arme d'Orufis, toujours appuyée contre sa gorge. Il tâta ses reins maladroitement, sans doute à la recherche d'une arme. Orufis répondit à cette tentative en pressant davantage son arme. L'orque recula la tête un peu plus, la laissant glisser sur le côté du tronc, en poussant quelques gémissements, car tout son corps était tendu en arrière, et il n'avait rien pour se retenir.

– Combien ? reprit Orufis.

L'orque leva une main, et brandit deux doigts à l'horizontal.

– Ne te moque pas de moi, bestiole ! siffla Orufis méchamment.

– Deux ! Etions deux ! Prononça enfin l'Orque, d'une voix brisée, gutturale et un peu criarde.

Certains de ses accents ressemblaient à des aboiements de chien sauvage.

– Il ne parle guère la langue commune celui-ci, fit Anno derrière lui. Ils ne semblent pas en avoir besoin, c'est mauvais signe !

– Que faisiez-vous ici ? interrogea Odonar.

L'orque hésitait à répondre, et reprenait le contrôle de ses émotions. Gunri s'en aperçut et frappa violemment l'orque au visage, du plat de sa hache, le terrorisant à nouveau. Il subit le choc dans un gémissement. Orufis écarta Gunri et empoigna l'orque contre l'arbre.

– Avons été envoyés pour accueillir une troupe neuve ! s'empessa de parler l'orque Venait de Kuninyard. Deux jour depuis que attendons les.

– Deviez-vous les accueillir pour les mener jusqu'à votre camp ? demanda encore Odonar. N'en connaissent-ils donc pas la route ?

L'orque hésita encore. Orufis saisit son poignet et écarta son en demandant à Gunri de le trancher. L'Orque comprit parfaitement bien et se recroquevilla en disant :

– Personne peut trouver le camp seul. Le camp caché trop bien.

À ces mots, Anno s'approcha. Il dégaina sa propre épée, et écartant Orufis la posa à son tour sur la gorge de l'Orque. Il demeura parfaitement droit et le maintient de son poignet, renversé, témoignait d'un véritable désir d'achever son mouvement. Il ne le toucha pas et l'orque se retrouva libéré de l'emprise d'Orufis, mais face au plus terrible être qu'il aurait pu craindre d'affronter.

Une haine tenace l'inonda en voyant ce visage, en sentant l'épée elfique contre son cuir et la pression qui seule le maintenait encore contre l'arbre. Mais l'Orque eut réellement peur d'Anno ; et chercha refuge dans le regard d'Orufis. Il préférait son emprise ferme et ses coups à ce maintient noble qui le clouerait à l'arbre d'un simple mouvement.

Mais Orufis lui-même regardait l'Elfe sans assurance de ce qui allait se passer, et l'Orque acheva de se rendre.

– Tu vas nous conduire à ce camp, orque ! dit Anno. Et si tu fais seulement *mine* d'avoir envie d'essayer de t'enfuir, tu pourras être sûr que je serai déjà sur toi pour te transpercer avec cette épée, qui hait les orques au moins autant que moi.

Il la poussa en avant en parlant de manière à lui couper le cuir au dessus de l'épaule dans une longue balafre. Le fer le mordit plus violemment qu'un coup d'éclair.

– Pitié, fit l'orque.

Anno n'en cru pas ses oreilles.

– Pitié ? Et comment connais-tu seulement ce mot. L'as-tu appris d'une de tes victimes ?

La colère inonda l'Elfe.

– Tu n'a pas la moindre idée de ce qu'est la pitié ! Vous autres tuez et détruisez en chantant, si l'on peut parler ainsi de vos cris, par plaisir et sans autre motif que la violence qui vous donne un sentiment de puissance ; parce que ce plaisir a été inscrit sur vos cœurs de démons... Tu ne connais pas ce que tu demandes, tu répètes ce que tu as entendu ! Comment oses-tu employer un tel mot !!

– Je crois qu'il demande la vie sauve, intervint Orufis. C'est déjà signe qu'il est prêt à coopérer.

– Tu l'auras, orque, dit Odonar, t'ais-je dis, si tu nous conduis jusqu'à ton camp principal.

L'orque eut alors un sourire.

– Voulez y aller ? Vous-mêmes ?

– Combien y êtes-vous ? demanda encore Anno.

– Mènerai vous là-bas, répondit l'orque sans répondre à la question de l'Elfe.

Anno s'écarta, et Orufis saisit l'Orque avec violence. L'Elfe recula en rengainant son épée, et saisit son arc, auquel il encocha une flèche. Orufis redressa l'orque.

– Où se trouve ce camp ? demanda-t-il.

Odonar, pendant ce temps, alla prendre le corps de l'orque que Gunri avait abattu, et demanda à ce dernier de l'accompagner, en cas de mauvaise surprise.

Il alla assez loin, jusqu'à ce qu'il trouve un buisson touffu d'épines et de fougères. Ils les écartèrent délicatement pour faire une ouverture. Puis Odonar y déposa le corps, referma le buisson, et remit les fougères en place. Tout était si dense qu'on ne voyait plus le corps.

– Les orques ont l'odorat fin, dit Odonar. Ils le retrouveront, mais nous ne pouvons guère faire mieux. Cela peut toujours nous faire gagner quelques jours, ou quelques heures.

Pendant ce temps, l'Orque menacé par Orufis et surveillé de plus loin par Anno, l'arc posé sur le bras, la corde entre les doigts, acceptait de parler.

– Camp cette direction, dit-il en désignant un sentier. Sud-est.

– Nous ne voulons pas nous laisser abuser, dit Anno. En combien de temps l'aurons-nous rejoint ?

– Un jour ! dit l'orque. Bonne allure.

– À la fin du deuxième jour, si nous ne voyons rien, nous pourrons donc te tuer, dit Orufis. Confirmer-tu la direction ?

– Oui ! Si vous prisonniers, emmènerai vous là-bas. Conduire vous au camp gloire pour Sakal.

– Depuis combien de temps êtes-vous en poste ici ? demanda Anno.

– Quatre jours.

– Et vos nouvelles troupes ne sont toujours pas passées ! Que ferons-t-elles en arrivant ici ?

– Savent pas où nous attendons les. Chercheront quelques jours, crois, puis donneront alerte, peut-être. Tout ça dépend chef de colonne.

– Alors partons tout de suite, fit Anno en voyant revenir Odonar et Gunri.

L'orque prit la tête, suivi de très près par Orufis, l'épée à nue, car c'est la formation de marche que leur imposa rapidement le chemin étroit que l'orque emprunta.

Anno resta en arrière, car il était ainsi suffisamment éloigné de l'orque pour le soumettre à ses tirs, si cette créature décidait de vouloir essayer de s'enfuir. Anno l'abattait au moindre geste suspect, car il estimait pouvoir se passer de ce guide dangereux. Il savait qu'il n'aurait plus qu'à fuir la forêt s'il pouvait donner l'alerte. Le chemin était suffisamment sinueux pour que l'Orque soit toujours dans son axe de tir.

Ils ne prirent jamais de chemin élargi, et à chaque intersection, c'était un sentier étroit, bien marqué, que l'orque choisissait. Cela intrigua Orufis.

– Comment se fait-il que le chemin soit si étroit, si vous êtes si nombreux à l'emprunter ? demanda-t-il au bout d'un moment, quand plus aucune intersection ne se fit voir.

– Quatre chemins pour aller au camp forteresse, répondit l'Orque. Avons ordres précis : pas sortir du chemin étroit. Si sortir, mourir. Taërk essayer, Taërk mourir. Sakal jamais sortir.

– Comment est-il mort ?

– Sais pas... Mourir brutalement

Anno, en entendant ces explications, se demanda s'il risquerait lui aussi quelque chose à quitter le chemin. Mais il s'en retint. Cela n'apporterait rien, même s'il lui était insupportable de se laisser contraindre par des ordres orques. Les alentours pouvaient être piégés.

– Mais pour dormir : faisable. Montrerais.

De fait, ils arrivèrent au soir à un très large espace creusé, capable d'accueillir une centaine de personnes. Ils s'y installèrent.

– Il est un peu tôt pour s'arrêter déjà, fit Orufis. Sakal, pourquoi ne continuons-nous pas d'avancer quelques heures, pourquoi nous arrêtes-tu déjà ?

– Pas de temps pour joindre prochain site de repos.

– Les chevaux ! s'exclama Orufis. La troupe qui doit venir peut les rencontrer. Elle va se méfier, et probablement donner l'alerte.

– J'imagine que cette troupe s'est trouvée détournée de son trajet vers le site où Yamaar était encerclé, répondit Anno. Nous avons probablement quelques jours d'avance sur eux, et les chevaux auront le temps de s'enfuir. Ils peuvent aussi bien s'imaginer que leurs cavaliers ont déjà été tués. De plus, sans Sujéteur parmi eux, ils ne pourront pas donner l'alerte avec beaucoup d'efficacité. Où vas-tu, Orque ?

La créature s'était en effet déplacée jusqu'au bord du terrain dépouillé, et s'apprêtait à en sortir.

– Dévorer.

– Reste par ici, fit-il en le menaçant de son arc.

– Devoir manger. Chasser pour manger.

– Il a raison, fit Odonar. Nous aussi devrions chasser.

– Soit, mais certainement pas lui.

Ils gardèrent l'Orque sur le site, qu'ils ligotèrent fermement. À cet endroit, comme le manifestait l'orque, il n'y avait plus de crainte à quitter les sentiers battus. Anno s'en alla, et Gunri avec lui, chacun de leur côté.

L'Elfe découvrit des animaux morts, pris dans des collets. Depuis combien de jours ? Il ne les prit pas, de peur de révéler ainsi leur passage. Ces choses pouvaient être piégées, puisque les alentours même du sentier semblaient l'être, ou bien elles servaient de nourriture aux Orques qui passaient, et qui aimaient les charognes même pourrissantes. Dans les deux cas, les prendre aurait été imprudent. Il n'eut pas à s'en repentir !

Quand il revint au camp, plus tard, ce fut avec deux lièvres et un faisan, qu'il avait tué de ses traits blancs. Gunri revint pour sa part avec des œufs dérobés dans quelques nids, des fruits, et quelques feuilles qu'il savait succulentes une fois bouillies. Il avait aussi découvert un petit ruisseau qui courait non loin du site de repos. Il avait rempli sa gourde, sans oser en boire encore. Une fois au camp, il interrogea l'orque pour savoir si elle était buvable.

– Eau pas bonne ! Pas de goût bon ! avait-il répondu.

– Mais peut-on la boire sans danger.

– Non ! Pas de danger.

Le montagnard se méfiait tout de même des réponses de l'Orque, mais il ne pouvait faire mieux. Il porta la gourde à ses lèvres et but. Il fut très surpris, car il s'apprêtait à la recracher aussitôt. Il proposa la gourde à Orufis.

– Elle est délicieuse.

Le ruisseau coulait en fait depuis les sources des hauteurs de *l'Ostirian*, grossissait en rivière en aval, et se jetait dans *l'Astelanne*. Les hauteurs de *l'Ostirian* étaient généreuses en eaux, très saines. De ces bas sommets naissent diverses rivières, qui nourrissent quatre fleuves aux eaux claires, allant dans chacune des directions cardinales. Orufis goûta, puis la tendit à Anno.

– Ce terrain n'a pas été souillé par les orques, dit l'Elfe après s'être rendu compte que l'eau était bonne. Ils cherchent la discrétion ; mais cela signifie aussi qu'ils sont dirigés sévèrement par une intelligence subtile, plus subtiles que les Orques. Elles leur demande de laisser peu de trace en empruntant ici un seul sentier, et ailleurs en ne se suivant pas, et de laisser le bois dans l'état où il est, de ne pas détruire, ni souiller les eaux, pour qu'en aval leur présence ne soit pas détectée. C'est elle aussi qui organise ces roulements et déplacements de troupes orques pour que, si l'on n'y prête garde, nul ne se rende compte que des centaines de guerriers restent dans ces bois...

Quand Odonar aussi eut bu, il tendit la gourde à l'orque. Celui-ci en but quelques gorgées, en esquissant une grimace, et ne finit pas sa dernière gorgée. Il la recracha. Anno eut un sourire moqueur. Gunri reprit la gourde, et celles d'Orufis et d'Odonar, et partit pour les remplir. Anno, lui, garda sa gourde, à moitié vide.

Ils décidèrent ensuite de conserver les victuailles pour les autres jours, et de manger ce soir là les œufs de Gunri, avant qu'ils ne soient brisés, avec un peu de viande. Orufis prépara les animaux. Et comme ils ne voulaient pas faire de feu durant les autres jours, ils cuirent aussitôt toute leur viande, sur le tapis de braise qu'ils se permirent d'apprêter.

Ils étaient encore trop loin du camp forteresse pour être inquiétés, les seuls guetteurs du secteur étant sous leur contrôle. Quant à d'autres guetteurs éventuels capables d'apercevoir la fumée, ils pourraient penser qu'il s'agissait là de leurs deux compagnons. Ils ne pourraient évidemment donc plus se permettre cela les jours suivants. Plusieurs foyers sales et noirs de suie froide parsemaient l'aire, mais Orufis préféra utiliser un nouveau foyer, qu'il pourrait camoufler entièrement.

Quand ils eurent mangé, et rangé le reste des victuailles à l'abri des animaux gourmands, ils se couchèrent. Anno alla s'installer contre un arbre, à la limite de la zone creusée et dégagée, assis à l'extérieur, peu visible dans l'ombre plus dense du bord de la forêt. Il ne semblait pas avoir l'intention de dormir, s'étant juste adossé confortablement sans dégager davantage d'espace pour éventuellement s'allonger. Il planta deux flèches dans le sol, à sa droite, et posa son arc sur ses jambes.

Il regarda l'Orque, qu'Orufis liait plus solidement et coucha au centre de la zone, au bord du foyer rougeâtre qui donnait davantage de chaleur que de lumière, mais suffisamment encore pour mieux surveiller le prisonnier s'il se tenait bien près des braises.

Orufis, Odonar et Gunri se dispersèrent autour de l'Orque, assez loin pour intervenir s'il se passait quelque chose sans pouvoir être tous neutralisés en même temps. Fatigués par une journée éreintante, ils s'endormirent rapidement, conscient qu'ils auraient prochainement besoin de davantage de force.

Le silence tout relatif de la forêt, autour d'eux, les berça, et Anno fut ravi de découvrir qu'il pouvait voir les étoiles entre les balancements des branches et des feuilles des arbres, quand un doux vent de nuit venait silencieusement ouvrir et mouvoir le plafond feuillus.

CHAPITRE XXVI

UN CHEMIN FUYANT

Orufis fut réveillé en pleine nuit par un cri. L'orque se tenait au dessus de lui, une flèche ensanglantée tenue dans son poing fermée, et une plaie à l'épaule. Il bondit pour s'enfuir au moment où siffla une autre flèche qui se perdit dans la forêt. La frayeur mit Orufis sur pied au même instant. Il saisit son épée couchée près de lui et que l'Orque n'avait pas eut le temps de dérober.

Ce dernier s'enfuit en tournant le dos à Anno, qui le visait déjà d'une nouvelle flèche. Avant qu'Orufis ait pu faire un pas, un trait vola et se ficha en terre entre les pieds de la créature, qui s'élança hors de l'aire et s'enfuit dans la forêt. Orufis le poursuivit, bondissant par dessus Gunri qui se réveilla lui aussi.

Anno déjà faisait le tour de l'aire pour couper la route au fuyard, car s'il prenait au sud-est, vers son camp, il lui faudrait regagner le chemin, puisqu'il semblait craindre de progresser en dehors. Il arriva au moment où une ombre bondissait sur le sentier, plus loin. Voyant que l'Orque allait leur échapper, il banda son arc et tira, et empenna une nouvelle flèche avant même de constater qu'il avait bien atteint sa cible.

Orufis déboucha sur le sentier par le même chemin que l'Orque. Il vit ce dernier étendu, et regarda en arrière, pour découvrir la sombre forme d'Anno, l'arc tendu, prêt à lâcher une nouvelle flèche au moindre mouvement de leur ennemi. Orufis s'approcha de celui-ci, la pointe de l'épée tendue vers le corps allongé. Il le retourna, et se recula. L'orque était mourant : la flèche l'avait traversé, sans aucune protection pour freiner sa mortelle pénétration. Orufis ne sut que faire.

– Peut-on le sauver ? demanda-t-il à l'Elfe.

Anno s'approcha, le regard méprisant dirigé vers l'Orque.

– Pourquoi faire ? Pour qu'il vous tue demain soir ? Ces créatures sont totalement perverses. Elles n'ont rien ni d'humain, ni de récupérable en elles.

– Je le sais bien, Anno. La question n'est pas là, je ne veux pas le sauver par pitié, mais parce que nous avons besoin de lui pour trouver le camp.

– Non. Nous le trouverons sans l'Orque, le sentier nous mènera au camp.

– Ce ne sera certainement pas aussi simple. Vous avez vous-même remarqué quelle intelligence fine gouvernait le camp orque.

– De toute façon nous n'avons pas eu le choix : s'il s'était enfui, notre mission échouait à coup sûr. Je *dois* savoir quelle menace représente exactement ce grand camp orque. Et les précautions qui l'entourent ne sont pas pour me rassurer.

– Il vient de mourir, dit Orufis en soupirant.

Il se releva.

– Vous êtes expert à l'arc. Pourquoi ne pas l'avoir simplement blessé ?

Anno eut un regard surpris face à l'accusation implicite d'Orufis.

– Je l'ai d'abord tenté, et je l'ai manqué. Il fait très sombre, et toucher sa cible dans ce bois ténébreux à une telle distance n'est déjà pas si mal. Il est mort dites-vous ? Fort bien !

Il rangea son arc.

– Fort bien, oui, continua Orufis. Je vous crois. Déjà ce matin j'ai senti de la haine en vous, et je me demande encore si c'est la nécessité seulement qui retint votre bras.

– Avez-vous déjà haï, Orufis ? Je ne crois pas, alors ne parlez pas de ce que vous ne connaissez pas ! Ce n'était pas de la haine ce matin, et je n'ai pas tué cette créature alors parce que je n'en avais pas besoin. Je ne commets pas gratuitement d'actes aussi graves, c'est ce qui nous distingue de ces Orques. Ce soir, j'ai pesé et j'ai agi. Je ne tolère pas vos reproches, Orufis.

– Nous avons besoin de cet Orque, et vous n'étiez pas de cet avis. Vous ne tuez sans doute pas sans besoin, mais je pense que vous attendiez que le besoin se manifeste avec grande impatience. J'espère que vous n'êtes en rien dans l'évasion de l'Orque ce soir. Cette flèche qu'il avait dans sa main et qu'il avait retirée de son épaule, vous auriez bien pu la lui infliger dans ce but.

Anno saisit brutalement Orufis par les vêtements et le projeta au sol à plusieurs mètres en arrière avec une force sauvage inattendue. Orufis glissa sur la terre en avalant de la poussière, et se redressa debout, mais Anno était déjà au dessus de lui. Il parla d'une voix rageuse.

– Cessez vos élucubrations, je vous ai sauvé la vie ce soir, ne me le faites pas regretter ! Comment peut vous venir à l'esprit tant de suspicion, tant d'hostilité ! Vous ignorez encore ce qu'est un Orque, et cependant je ne vous souhaite pas de l'apprendre un jour. Vous avez pourtant vu Arehuir être capturé par une troupe que vous avez combattue avec Ménor. N'avez-vous pas senti comme un frisson vous parcourir tout entier en entendant son dernier cri ? N'avez-vous pas senti à quelle inhumanité ces êtres sont tombés ? ! Et pourtant, ce n'est pas la haine qui a guidé mon bras aujourd'hui, Orufis. Ne vous avisez jamais plus de me parler comme vous l'avez fait ce soir ! Les humains sont-ils donc eux aussi à ce point sans jugeote ?...

Il laissa Orufis se relever seul, qui s'essuya la bouche pleine de poussière. Anno s'apaisa et retourna vers le corps de l'Orque. Orufis se sentait honteux et piqué par la dernière remarque d'Anno. Il se souvint trop tard qu'il venait de parler de la sorte à un immortel, qui avait déjà vécu et connu le monde bien plus sûrement que lui ne croyait le connaître. Il le rejoignit en silence près de la créature.

– Soulevez-le, Orufis, dit Anno, et jetons le plus loin, hors du chemin. Voyons quel genre de piège nous risquons en quittant le sentier.

Orufis s'exécuta, après avoir rengainé son arme. Cet Orque était assez léger, fluët même, sans ses protections. Orufis avança dans le sentier et le jeta en dehors. L'Orque atterrit dans les ronces, et rien ne se passa. Orufis sortit à nouveau son arme, et en battit le sol obscur et embroussaillé pour rejoindre le corps en évitant d'éventuels autres pièges. Tout semblait sûr. Orufis regarda le cadavre, et ne sut que faire. Anno déjà montrait de l'impatience.

Il regagna alors le sentier et tous deux retournèrent au camp sans s'adresser la parole. Orufis rejoignit sa place, jeta son baudrier et son fourreau au sol, qu'il n'avait pas eu le temps d'attacher, et s'allongea dans un soupir viril, presque un grognement. Odonar venait de rentrer lui aussi. Il était parti, talonné par Gunri, du côté opposé, au nord-ouest, au cas où l'Orque eût voulu retourner en arrière. Il vit les deux compagnons arriver. Anno marchait derrière Orufis, l'air renfrogné également.

– Ils ont l'air mécontent, chuchota Gunri à Odonar. L'auraient-ils laissé s'enfuir ?

– Orufis compte se rendormir, alors je ne pense pas. Je crois plutôt qu'ils se sont fâchés.

Gunri eut l'air mécontent.

– Vous avez raison. Voilà qui va mettre du poivre dans la barbe ! Un groupe divisé est fragile. Ceci n'est pas un comportement que nous devons supporter.

– C'est bien naturel de la part de deux personnalités fortes, au bout de nombreux jours en vie de proximité, qu'il y ait quelques frictions. Ce sont tous les deux des personnes responsables, après une nuit de calme, cela ira mieux.

– Aidez-moi à découvrir comment il s'est échappé, les interrompit Anno, qui avait saisi leur discussion à mi-voix.

– Quand vous êtes-vous rendu compte qu'il était libre ? demanda Odonar.

L'Elfe regarda tout autour de lui, et l'endroit où il s'était installé.

– Je contemplais les étoiles, et m'étais quelque peu laissé emporter dans leur cortège. Pourtant le ciel ne pouvait s'ouvrir et je remarquai au bout d'un moment une faible étoile rouge qui scintillait bas dans le ciel. Elle attira mon regard et me fit baisser la tête, et revenant à l'obscurité de la forêt, je vis de vagues reflets rougeoyants qui se mouvaient près d'Orufis. Et je compris que l'orque s'était défait de ses liens, et que c'était lui que le foyer de braise éclairait ainsi. J'ai aussitôt bandé mon arc, et tiré. Je l'ai atteint, car il a étouffé un cri. Mais je l'ai vu retirer la flèche de son épaule et s'apprêter à en frapper celui vers qui il s'était approché. Mais j'ai crié et Orufis s'est réveillé à temps, car je craignais de tirer dans l'obscurité alors qu'il se tenait si près de lui. J'ai néanmoins décoché un trait, qui s'est perdu, mais Orufis a pu échapper à la mort. Nous avons rattrapé l'Orque sur le sentier, mais j'ai dû l'abattre alors qu'il s'apprêtait à nous échapper.

– Voyez ses liens, intervint Gunri.

Il présentait la cordelette rompue. Chaque extrémité était noircie, brûlée.

– Il les a consumés ! remarqua Odonar.

Ils regardèrent l'endroit où avait été déposé l'Orque ligoté, mais Gunri ramassait déjà un déchet noir et consumé, morceau de bois éteint à présent, qui avait été tiré du feu.

– Comment a-t-il pu saisir cette braise ? s’interrogea Orufis. Ses mains étaient attachées dans son dos, et ses pieds aussi.

– Les orques apprennent à supporter toute douleur depuis qu’ils sont entraînés, dit Odonar. Ils subissent les pires tortures pour s’endurcir. Peut-être vont-ils jusqu’à perdre toute sensibilité ?

– Non, dit Gunri. Ce matin il a souffert de mon coup et craignait la pointe de l’arme d’Orufis. Mais ils savent faire preuve d’un courage remarquable pour anéantir leurs adversaires. Peut-être aurions fait de même à sa place. Il s’est arrangé pour saisir une braise, peut-être même avec ses dents...

– Pensez-vous que nous pouvons nous reposer sans danger à présent ? demanda Odonar.

– Nous ne risquons plus rien, moins encore que lorsque l’Orque était ligoté parmi nous. Dormez en paix, et dormez bien... Reprenez des forces et de la quiétude.

Odonar rassembla le feu pour que les braises continuent à réchauffer l’aire où ils dormiraient. Il fallait aussi qu’ils puissent se servir d’un feu rapidement s’ils étaient attaqués pendant le reste de la nuit par quelque animal. Il remit une branche sèche sur les braises, et alla s’allonger. Anno reprit sa place dans l’obscurité, à la limite de l’aire dégagée, là d’où il pouvait apercevoir les étoiles.

Le lendemain, ils se levèrent péniblement avant le lever du soleil. Le ciel commençait à s’éclaircir. Ils rangèrent leurs affaires et partirent après avoir avalé un morceau de pain et quelques fruits. Ils rebouchèrent et camouflèrent leur foyer, et effacèrent les traces de leur passage.

En reprenant le sentier, ils virent le corps de l’Orque sous les arbres.

– Qu’allons-nous en faire ? demanda Odonar.

– Les charognards nous en débarrasseront, répondit Anno. Nous n’allons pas le brûler, ni l’enterrer : nous perdrons du temps, et nous nous laisserions découvrir.

– Je vais le traîner plus loin dans la forêt. Si la colonne orque nous suit de près, il ne faudrait pas qu’elle découvre ce genre de trace. Nous devons déjà en laisser bien suffisamment derrière nous.

Anno acquiesça et Orufis sortit du sentier, appréhendant encore quelque peu un piège caché dans les ronces. Il souleva l’Orque, et s’enfonça dans le bois en levant bien haut les jambes pour éviter d’ouvrir un sillon dans les ronces et taillis qui encombraient son chemin. Il vit de loin un grand arbre couché, dont les racines déchirées élevaient bien haut le sol arraché, laissant à sa base un trou profond et humide. Il marcha jusque là et déposa l’orque à mi hauteur, dans la pente du trou, en espérant que des charognards trouveraient le corps rapidement. Il regagna le sentier, et s’excusa du temps qu’il avait mis en expliquant l’opportunité de l’arbre arraché.

– Très bien, fit Anno. Ce problème est résolu. Je vais tâcher d’effacer vos traces. Allez-y, je vous rejoindrai... Suivez le sentier !

Odonar, Gunri et Orufis poursuivirent donc, laissant Anno derrière eux tenter de masquer les traces d’Orufis, comme il avait déjà fait plus tôt sur l’aire où ils avaient dormi. Odonar se rapprocha d’Orufis, qui marchait devant.

– Vous vous êtes fâchés hier soir avec Anno ?

Orufis lui fit un sourire de travers.

– Ce n’était rien. Un peu trop de fatigue, de pression avec l’incident d’hier soir, cela nous rend vite agressifs. Anno a tué l’Orque, et j’aurais voulu qu’il l’épargne. Mais je crois qu’il n’avait guère le choix, je l’ai accusé, et j’ai eu tort.

– Garder cet orque avec nous était périlleux.

– Mais il nous guidait. Ce sentier tracé tout droit ne peut pas nous mener aussi facilement à leur camp.

– Je vous crois, mais il y a plus inquiétant : cette personne très intelligente qui les dirige, ce n’est pas normal.

– Elle est même parvenu à leur faire croire que le sentier était le seul itinéraire sûr. Vois ! Depuis hier je suis sorti deux fois du chemin, et rien ne m’est arrivé. Et c’est tant mieux, parce que je ne comptais de toute façon pas arriver au camp par ce chemin, nous nous y serions fait cueillir comme des enfants.

– Anno a parlé de Sujéteur, dit Gunri. Pourquoi sont-ils si dangereux ?

– Je n’en sais rien, dit Orufis.

– Ils ne sont pas plus dangereux que les autres Orques, répondit Odonar, peut être beaucoup moins d’ailleurs. Mais ils jouissent de particularités qui fait que nous devons nous en méfier. Ils peuvent découvrir notre présence de loin.

– Peut-être devrions nous nous taire dans ce cas, fit Gunri.

– C’est un fait ! Mais les Sujéteurs ne travaillent pas avec les sens.

Anno les rattrapa à ce moment, courant après eux.

– Voilà, notre passage est devenu plus discret. Pour le reste, je suppose que les Orques ont le droit d’avoir des prisonniers.

– Des prisonniers sans gardes ? fit Gunri. Si la colonne qui nous suit fait la différence entre les pas légers d’un Elfe ou de ceux des hommes et les pas lourds de leurs guerriers, ils auront vite deviné qui les précède.

– Pour ma part, dit Odonar, je ne pense pas que les Orques de ce pays soient ravis de faire des prisonniers.

Anno songea au nombre d’observateurs qui avaient déjà disparus dans la région. Il regarda derrière lui pour juger des traces qu’ils laissaient derrière eux. À sa grande surprise, il n’en découvrit plus aucune. Il avertit aussitôt ses compagnons.

– Alors cela explique le mystère qui me préoccupe depuis ce matin, répondit Orufis. Depuis que nous n’avons plus de guide, je cherche des traces susceptibles de nous indiquer que nous sommes dans la bonne direction, ou bien quand nous devons changer de chemin. Et je n’en vois aucune. Sur un sentier aussi poussiéreux, cela tient du miracle.

– Nous ne savons pas vraiment de quoi est fait ce chemin, dit Anno, ni ce que la forêt peut réserver comme mystère. J’ai connu d’autres sentiers qui ne laissaient pas la moindre trace, mais peut être pas aussi poussiéreux. Quant à s’assurer de notre route, vous avez eut là une bonne idée, Orufis. Pourtant, tant qu’il n’y aura pas de bifurcation, ce ne peut être que le bon chemin. Les Orques ne quitteraient pas le sentier.

– Mais si l’orque nous avait menti à ce sujet, depuis le début, pour nous mener dans un traquenard, en suivant bêtement la piste dessinée pour des espions tels que nous ?

– J’y ai pensé cette nuit. Mais l’orque n’aurait pas pris le risque de payer ce mensonge de sa vie. Quand il s’est enfui, nous l’avons rattrapé parce qu’il a refusé de marcher en dehors de ce sentier.

Orufis ne put que s'avouer vaincu.

– Pourtant les alentours ne sont bordés d'aucune espèce de piège, insista-t-il.
– Je ne connais aucun piège capable de tuer un Orque en si peu de temps sans que nul ne sache de quoi il s'agit, médita Anno. Il aurait fallu un poison d'une violence que je ne connais pas, et les autres Orques auraient bien entendu le mécanisme du piège. Je pense plutôt que quelqu'un a dû se charger de tuer cet orque, ainsi que de tous ceux qui sortaient du chemin. Je pense même à une malédiction vive les concernant. Personne ne peut surveiller une troupe orque avec suffisamment d'attention.

– Je ne comprends pas, dit Gunri. Vous voulez dire que celui qui dirige ces orques auraient lancé contre eux une malédiction efficace capable d'exterminer tous ceux qui sortent du sentier battu.

– L'obéissance semble avoir plus d'importance que le nombre. Et quand dans un camp orque, on privilégie la qualité sur la quantité, il y a de quoi être très inquiet.

– Et nous, nous filons droit sur un tel camp, dit Gunri.

– Je ne compte pas mourir dans une simple mission de reconnaissance, rit Odonar. Mais vous avez raison de nous rendre attentif au danger. Peut-être devrions-nous progresser en silence à présent.

Anno approuva, et ils poursuivirent en ne s'adressant plus la parole qu'en cas de nécessité.

Ils avancèrent ainsi jusqu'au soir, sans rien trouver qui les amène à douter de leur route, ni à en être assurer, ni à pouvoir changer de direction. Ne craignant plus de sortir du sentier, ils trouvèrent un endroit dégagé, un peu herbeux, derrière un mur de ronce où ils estimèrent pouvoir se reposer en sécurité.

Ils n'allumèrent pas de feu, estimant être tout proches de leur objectif, et parlèrent à mots couverts. Ils pensaient qu'ils arriveraient aujourd'hui, si ce que leur avait dit l'Orque était juste. Mais peut-être n'avaient-ils pas avancé à l'allure d'un Orque, et peut-être même leur prisonnier les avait-il trompé sur la durée exacte de marche. Ils pensaient bien néanmoins arriver le lendemain.

Mais le lendemain, ils marchèrent toute la journée, en grand silence, sans avoir rien aperçu qui puisse leur permettre de changer de direction ou qui ressemble à l'entrée d'un camp.

– Nous devrions retourner en arrière, fit Orufis. Nous avons dû manquer quelque chose.

– L'orque a dit que quatre chemins menaient au camp, répondit Anno. Tant que nous ne voyons pas un de ces autres chemins rejoindre ou couper le nôtre, nous ne pouvons être certains que le camp n'est pas encore devant nous. De plus, nous n'avons rien vu derrière nous. Repasser en arrière sans plus d'indices ou de certitude ne nous avancera guère.

Ils continuèrent encore une journée, sans rien trouver. La nuit venue, Anno examina les étoiles, notant une à une leur position.

Le lendemain, leur marche fut tout aussi infructueuse. Anno fit arrêter ses amis tôt avant le soir, pour se reposer, voyant que quelque chose clochait. Quand les étoiles apparurent, il les observa longuement.

– Je ne comprends pas ! commenta-t-il en revenant vers ses amis. J'ai vérifié, et vérifié encore : nous avançons dans la même direction que la veille. Pourtant il y a eu

des virages dans ce sentier, le soleil n'est pas toujours resté derrière nous. Mais j'ai aussi le sentiment que nous n'avancions pas !

Comme il mettait en doute sa mémoire, il donna à chacun une phrase à retenir, qui comportait la position des étoiles qui l'intéressaient cette nuit là. La phrase était difficilement compréhensible, donnant les noms des étoiles et des constellations en langue elfique, les situant les unes par rapport aux autres et à l'horizon.

Le lendemain, après une petite journée de marche, Anno ne put observer les étoiles, car le temps s'était couvert. Il fallut attendre la nuit suivante. Chacun en avait assez de marcher pour rien, et Orufis était persuadé qu'ils finiraient par traverser le bois sans rien voir, et qu'il leur faudrait refaire tout le chemin inverse.

– Cette fois c'est incompréhensible ! fit Anno. Nous n'avons toujours pas bougé depuis trois jours, si mes mesures sont bonnes... Et elles le sont ! Cela fait deux fois que je fais la même observation sur des intervalles différents.

Gunri ne put s'empêcher d'ironiser :

– Nous n'avons pas avancé ? Mes pieds me disent bien le contraire et se demandent pourquoi je les ai tant fatigués dans ce cas ?

– Désolé, Gunri, mais le ciel ne ment pas, pas avant les Terres d'Imen. Nous n'avons pas bougé, ou alors nous tournons strictement en rond.

– Pourtant le bois change, fit remarquer Odonar.

– Et si nous abandonnions un objet ici, dit Gunri. Si nous tournons vraiment en rond, nous le retrouverions.

– Sinon ce sera pour la colonne orque, susurra Anno. Nous n'avons aucun objet superflu à abandonner ici. De plus, le chemin ne conserve aucune trace, je doute que l'objet soit encore là même si nous tournons effectivement en rond... Il y a du sortilège là-dessous.

Odonar se dressa. Anno serrait à présent les dents et siffla :

– Les Sujéteurs !!

Orufis fixa l'Elfe, l'interrogeant du regard.

– Il doit certainement y avoir un sort qui protège le camp, poursuivit-il sa pensée. Nous tournons autour sans jamais atteindre les sentiers qui y mènent. Je suppose qu'au bout d'un temps nous regagnerons le chemin qui nous fera sortir de cette forêt sans jamais s'être rendu compte que nous contournions le camp, et sans jamais voir non plus aucune des intersections avec les autres chemins.

– Et que pouvons-nous contre ce sortilège, demanda Orufis.

– Nous ne pouvons rien, dit Anno désespéré.

– Qui parle de sortilège ? intervint Gunri. Nous avons tout simplement manqué le bon chemin. Sans doute est-il caché.

– Le sentier que nous suivons est parfaitement inconnu de nos services, fit Anno. Par contre, nous avons depuis longtemps relevé tous les autres, dont ceux que nous avons emprunté pour parvenir jusqu'à ce sentier. Je relève notre route tous les soirs, et si la direction que nous suivions était vraie, ou si ce chemin l'était, nous aurions depuis longtemps rencontré d'autres chemins et larges routes, dont l'existence m'a encore été confirmée il y a un mois. J'ai étudié cette forêt et ses alentours dans ses moindres détails connus avant de me lancer dans cette opération. Ce chemin que nous suivons ne nous aurait pas échappé s'il n'était enchanté.

– Enchanté n'est pas le terme que j'utiliserais en l'occurrence, fit Odonar, car il n'y a rien d'enchantant à se jeter dans un camp orque. Ensorcelé serait plus adéquat, je pense.

Ils se turent tous un instant, cherchant une solution. Odonar reprit :

– Mais les Sujéteurs n'ont pas de telles capacités.

– S'ils sont nombreux, ils peuvent faire ce genre de chose, tant qu'ils sont dans les parages.

– À quelle distance, et combien devraient-ils être ? demanda encore Odonar.

– Tout dépend justement de l'étendue du sortilège. Ils peuvent être à une demi-lieue d'ici, comme à deux ou trois, et avoir besoin d'être entre dix ou deux cents.

Orufis réfléchissait depuis quelques minutes. Il intervint :

– Comment font les Orques pour échapper au sortilège et rejoindre leur camp ?

– Voilà une excellente question, répondit Odonar.

– Peut-être qu'un Sujéteur est avec eux quand ils arrivent, et qu'il ouvre une brèche dans le sortilège, pensa tout haut Anno.

– Non, fit Gunri. Les deux orques que nous avons rencontré plus tôt n'étaient accompagnés d'aucun Sujéteur, et ils n'en étaient pas eux-mêmes, pour autant que je me souvienne à quoi ressemblait celui qui est tombé sous ma hache. Ils étaient pourtant censés guider la colonne qui arriverait jusqu'au camp.

– Remarque juste, concéda Anno au montagnard. Il doit donc y avoir une brèche déjà faite, reprit-il à l'intention de tous, qu'un détail discret doit permettre de détecter. Retournons en arrière... De toute façon nous ne savons plus où nous sommes.

Ils marchèrent en revenant sur leur pas, observant tant qu'ils pouvaient toute sorte de détails insolites qui ne pouvaient que peu probablement être le fruit de la forêt elle-même.

– Quel genre de signalisation utilisent les Orques ? demanda Orufis.

– Cadavres, crânes, armures dérobées à leurs victimes et inutilisables... Tout ce genre de chose, répondit Gunri.

– Oui, intervint Odonar, mais ici, ce ne sont pas les Orques qui dirigent les opérations.

– Ce sera pourtant quelque chose que leur regard monstrueux ne pourra pas manquer, dit Anno.

L'Elfe s'arrêta subitement. Son regard tournait autour de lui, mais son visage, un peu tendu en avant, ne bougeait plus.

– Vous ne sentez rien ?

Odonar se tint aux aguets et Orufis mit la main à la garde, tout comme Gunri.

– Quoi donc ? fit ce dernier.

– Une odeur désagréable.

– Des champignons pourris, l'Elfe ! répondit Gunri, moqueur. Vous devriez connaître la forêt mieux que moi !

L'Elfe ignora la remarque. Il s'approcha du bord du chemin en humant l'air.

– Je ne sens rien, Anno, dit Odonar.

– J'ai l'odorat assez fin, et les Orques l'ont plus fin encore, comme des fauves. Nous cherchons un signe visuel, mais ce n'est pas la première chose que des Orques détectent. Ah ! fit-il en bondissant. Cela vient d'ici.

Anno dégaina son arme et pénétra dans le sous-bois, hors du chemin.

– Méfiez-vous ! lui cria Orufis. Si vous sentez quelque chose, c'est peut-être un marais !

Ils gagnèrent le bord du chemin pour suivre Anno du regard.

– Suivez-moi ! dit ce dernier. Il y a forcément quelque chose, et le chemin nous mène où il veut de toute façon.

Alors ils le suivirent, aux aguets, tâtant le sol devant eux, craignant à la fois des marécages et des pièges. Ils marchèrent un moment, et rejoignirent Anno, qui les attendait sur un sentier qui ressemblait strictement à celui qu'ils venaient de quitter.

– Etrange, fit Anno à ses compagnons qui arrivaient. Et l'odeur vient encore de cette direction.

– Nous ne sentons pas grand chose, dit Orufis. La forêt a des odeurs fortes.

– Justement ! Celle-ci m'intrigue.

Il traversa à nouveau le sentier, suivi de ses compagnons, mais ils retombèrent encore sur un sentier similaire.

– Anno, ce sentier ne laisse aucune trace non plus, remarqua Orufis. Je crois que nous revenons à notre point de départ. Nous devons tourner sans nous en rendre compte.

– Non, c'est le sortilège, sans quoi nous arriverions par l'autre bord sur ce chemin, et l'odeur ne serait pas toujours devant nous. Il doit y avoir un point précis pour quitter le sentier. Avançons et trouvons-le !

Ils reprirent leur route sur le chemin, très lentement, puisque Anno humait l'air à la recherche d'un changement.

– Il doit y avoir un autre indice, dit Odonar. Quel est l'autre sens développé chez les Orques ?

– Pas le goût en tout cas, répondit l'Elfe.

– L'ouïe, dit Gunri !

A ce mot, chacun s'arrêta, tâchant de découvrir un son particulier. Mais on n'entendait que les bruits de la forêt : chants d'oiseaux, brindilles tombant dans les feuilles mortes et humides, noisettes ou fruits trop mûrs s'écrasant au sol sous le passage rapide d'un écureuil ou d'un oiseau sur une branche. Aucun son particulier.

Un par un, chacun fit quelques pas pour continuer à avancer tout en tendant l'oreille, s'arrêtant de temps en temps. Ils se rendirent compte au bout d'un moment, comme l'odeur se faisait plus forte, que la forêt était plus silencieuse. Les oiseaux piaillaient plus loin, mais près de l'endroit où ils se trouvaient, il n'y avait plus aucun bruit manifestant une vie animale. Ils avancèrent avec beaucoup de précaution, s'arrêtant régulièrement en retenant leur souffle pour écouter de toute leur attention un son inhabituel.

Ce fut quand Odonar, après plusieurs haltes, se remit à avancer qu'ils entendirent enfin. Anno se retourna vers ce dernier, lui demandant de s'arrêter aussitôt. Puis il lui demanda de reculer, ce que fit le grand personnage. Alors chacun comprit ! Là où Odonar venait de marcher, son pas faisait un bruit différent, comme si la poussière qu'il foulait était en fait du sable.

– C'est ici ! fit enfin Anno, radieux.

Ils sortirent du chemin à l'endroit précis où se tenait Odonar, et découvrirent une large route qui n'était étrangement visible de nul autre point. Progressant

rapidement sur ce nouveau chemin, mais sur le qui-vive, ils découvrirent au bout d'une longue marche d'où venait l'odeur pestilentielle qui s'était mise à les dégoûter tous depuis un moment : un grand charnier dans lequel on trouvait, indistinctement, corps humains, cadavres orques, restes d'animaux et déjections, le tout en décomposition.

– Cela commence à ressembler davantage au monde des Orques, chuchota Gunri.

– Nous devons approcher, dit Anno. Attention aux guetteurs.

Ils avancèrent encore, levant la tête et aux aguets, jusqu'à apercevoir une forme sombre au travers des arbres de plus en plus décharnés, mais seulement à hauteur de cavalier. Les arbres restaient parfaitement verdoyant au dessus de la sombre forme haute qui se dressait plus loin devant eux et la couvrait de leur ombre tachée de lumières.

Ils quittèrent le chemin et s'approchèrent en cachette. Ils virent une grande double-palissade, ouverte sur le chemin en une grande porte bordée de deux petites tourelles. Deux Orques se tenaient à leur pied, assis. La palissade s'incurvait rapidement, formant un cercle dont la circonférence ne semblait pas excessive.

– Comment passerons-nous ?

– Nous tuons ces orques, et les jetteront dans le charnier. Il nous faut une voie libre si nous devons fuir.

Orufis regarda Anno, qui semblait convaincu de ce qu'il disait. Alors ils s'apprêtèrent, et rampèrent jusqu'à la porte, se déployant de part et d'autre du large chemin. Anno vérifia qu'ils n'étaient que deux, et que les tourelles étaient vides, ce dont il ne put pas s'assurer.

Odonar, à cause de sa grande taille, eut la maladresse de faire un peu de bruit en rencontrant des ronces qui s'accrochèrent à ses vêtements. Un des Orques se redressa, sans hâte, grognant quelque chose à son compagnon. Il saisit un épieu posé contre la palissade, et s'approcha à pas léger, comme un chasseur craignant d'alerter sa proie. Il avait dû prendre le bruit pour celui d'un animal.

Odonar ne bougeait plus du tout. Orufis était un peu devant lui, plus loin sur sa droite. Il se tint parfaitement immobile lui aussi. Anno, de l'autre côté du chemin, encocha silencieusement une flèche à son arc, qu'il avait gardé à la main durant sa progression. L'Orque passa sans voir Orufis, tout concentré qu'il était sur le taillis d'où était venu le bruit et qu'il ne voulait pas perdre de vue. Il eut l'air de ne pas comprendre ce qu'il devina, couché sous les ronces. Il affirma sa prise sur son épieu, et s'approcha de la grande forme allongée, plus intrigué que discret à présent.

Un bruit sur sa droite lui fit tourner la tête. Trop tard ! Orufis venait de bondir dans un cri destiné à effrayer son adversaire un bref temps et à alerter ses amis qu'il passait à l'offensive. Il tenait son épée comme il aurait tenu un bâton : une main à la poignée, l'autre à la pointe, horizontalement. Il sauta sur l'Orque qui ne put rien faire de son épieu, et le renversa au sol en l'étranglant avec sa lame. L'autre Orque s'était levé promptement, tellement surpris qu'il n'avait pas encore trouvé la bonne façon de réagir, quand Anno se dressa à genoux et décocha sa flèche.

Le combat ne dura pas plus longtemps. Les deux Orques étaient terrassés, celui qui luttait contre Orufis ne tardant pas à succomber, étranglé et la gorge abîmée, l'autre transpercé d'une flèche dans la gorge.

Ils s'assurèrent encore de leur mort, et se tapirent en attendant de voir si quelque autre soldat arrivait, alerté par le cri d'Orufis. Ne voyant rien venir, ils essuyèrent leurs armes tandis qu'Anno récupérait sa flèche. Puis ils traînèrent les deux corps jusqu'au charnier, les y jetant au loin pour que ces cadavres plus récents ne soient pas trop visibles. Enfin, ils passèrent les portes avec prudence.

Le chemin continuait de l'autre côté, et tournait, ce qui expliquait l'erreur d'appréciation qu'ils avaient commis : il n'y avait pas de camp derrière la palissade, et l'étendue qu'elle cerclait était bien plus importante qu'escomptée. Le côté opposé n'était pas même visible dans la forêt. Cette double-palissade n'était qu'un premier rempart.

Quand ils eurent passé le tournant, plus loin, se cachant en dehors du chemin, sous le couvert des arbres et des taillis, ils découvrirent de loin le gigantesque camp-forteresse orque. De hautes palissades noires, en bois, entouraient un camp de la taille d'un château. Elles étaient elles-mêmes encerclées par un grand nombre de petites taches brunes, grises ou jaunes, sales, qu'ils identifièrent comme de nombreux campements orques sauvages : tentes disposées sans ordre, en tas distincts par vingtaines. Cela matérialisait sans doute des unités différentes. Il y avait bien cinq cent tentes, tout autour des hautes palissades.

On devinait à l'intérieur de ces fortifications un camp monté en palier. Une forteresse en bois dominait tout le camp, effrayante et noire. Elle ne semblait ornée d'aucune garniture destinée à la rendre plus terrifiante, mais son architecture était résolument guerrière, anguleuse et pleine de toits pointus posés sans ordres, et d'accès en croissants de lune acérés.

On entendait les cris des Orques qui se lançaient des ordres, se rebellaient contre ceux-ci ou se hélaiement les uns les autres. Les quatre compagnons n'étaient guère masqués, puisque les arbres offraient peu de branches basses susceptibles de camoufler leur présence. Mais ils étaient encore à assez bonne distance et, allongés, on ne pouvait les apercevoir.

– Nous ne pourrons aller plus loin, chuchota Gunri. J'espère que vous pourrez observer d'ici ce dont vous avez besoin.

Anno se tut en regardant le camp.

– J'ai besoin de savoir de quel armement ils disposent, et si possible qui est ce chef que je redoute tant.

– Il faudrait pour cela pénétrer dans la forteresse, dit Odonar, constater les activités auxquelles ils s'adonnent, capturer un des chefs et l'interroger, puis s'enfuir sans qu'ils ne sachent rien et ne se déplacent ensuite dans un autre secteur où nous ne les retrouverons qu'encore plus difficilement. Rien de tout cela n'est possible, Anno ! Nous ne sommes que quatre, et ceci n'est qu'une mission de reconnaissance. Nous sommes déjà en situation très dangereuse. Une colonne orque avance derrière nous, les Sujéteurs ont peut-être senti notre présence. Nous devons repartir avant ce soir.

– Nous devons nous approcher, et tenter d'en savoir plus, répondit-il pourtant. Cette nuit sera propice. Nous voilà si près ! Il serait dommage de rejoindre les armées des seigneurs sans avoir plus de renseignements à leur donner quant aux forces qu'ils vont devoir affronter.

– Nous pouvons en apprendre beaucoup d’ici, dit Odonar. Ce qui serait dommage, c’est qu’après avoir enfin découvert ce camp et estimé son danger potentiel, nous soyons capturés et mis à mort !

– Anno, intervint Orufis, nous ne pénétrerons pas et ne nous approcherons pas plus ! N’avez-vous pas bonne vue ? Vous deviez estimer le danger ! Vous voyez bien que nous ne sommes pas de taille.

– J’ai une mission, Orufis, et j’ai confiance en Odonar !

Orufis regarda Odonar, sans comprendre en quoi sa présence pouvait leur assurer la victoire contre pareilles forces.

– À quoi servent donc toutes ces armées levées dans ce cas ? soupira, ironique, Orufis.

– Anno, reprit Odonar, nous ne sommes pas immortels, ni moi, ni vous ! Accomplissez d’ici votre mission, et fuyons. D’autres que nous viendront, à présent que nous connaissons la route, et ils s’introduiront dans la forteresse par la force. Nous ne l’avons pas aujourd’hui. Les Sujéteur nous découvriront si nous restons trop longtemps.

– Et nous ignorons quand les Orques de la porte seront relevés, dit Orufis. Peut-être leur mort sera-t-elle découverte bientôt.

L’Elfe regarda ses amis, considéra encore une fois l’aspect effrayant du camp et de sa forteresse, et décida :

– Soit. Nous nous approcherons donc immédiatement, que je puisse observer par la porte grande ouverte les activités qui se mènent derrière l’enceinte.

Ce n’était pas ce que demandaient ses compagnons à Anno, mais au moins le danger durerait-il moins longtemps. Ils partirent donc à sa suite, se rapprochant très silencieusement et s’espaçant considérablement les uns des autres. Ils craignaient de rencontrer une patrouille qui se rendrait à la porte depuis l’un des camps d’alentour. Si pareille chose arrivait, mieux valait qu’un seul d’entre eux soit vu.

Ils progressèrent sans accrocs, et s’arrêtèrent quand ils trouvèrent un bosquet encore vivace qui les protégerait du regard des Orques. De là où ils étaient, ils pouvaient distinguer l’équipement des Orques qui s’activaient dans les campements périphériques, et voyaient l’entrée de la forteresse. Les armes et protections étaient inégales, et guère différentes de celles dont bénéficiaient en général ces créatures. Mais ils virent certains colosses qui disposaient d’armes et d’armures manifestement bien plus récentes, faites à leur taille.

Ils virent une troupe d’une dizaine d’orques traverser les campements au pas de course, bâtons et fouets à la main, encadrant un troupeau de bêtes. Ils reconnurent des grands loups, mais dont la taille et le pelage leur étaient inconnus.

Anno crut alors apercevoir un Sujéteur qui sortait du camp palissadé, et fit signe à ses amis de se cacher lentement. Anno jeta un œil, et constata que le Sujéteur avait interrompu une discussion avec un soldat et regardait dans leur direction. L’Elfe se tint aussitôt parfaitement immobile, en retenant sa respiration, et faisant signe à ses amis du bout des doigts de se tenir bien cachés. Orufis était allongé au plus près du sol, le visage enfoui dans l’herbe et fixait Gunri, qui seul continuait à observer Anno.

– Il a dû nous détecter, fit enfin l’Elfe. Pourtant il fait comme si de rien n’était, continua-t-il en le regardant.

Il eut une exclamation de surprise comme il regardait. Les autres relevèrent la tête, et virent ce qui avait provoqué cet étonnement chez l'Elfe. Une baliste gigantesque était en train de traverser le camp derrière les palissades, tirée par une cohorte d'Orques. Ils ne l'aperçurent que brièvement dans l'ouverture de la porte

– Nous savons au moins ce qui se trame derrière ces palissades, fit Odonar. Et ils disposent d'une excellente forge, comme en témoignent les armes neuves que portent certains orques. Se peut-il qu'ils aient dans cette forêt accès à un gisement de fer ? Ce camp dispose d'une organisation bien trop importante pour être anodin.

Anno observait surtout le Sujéteur. Il le vit enfin rentrer dans le camp, non sans lancer un regard dans leur direction. L'Elfe était visiblement inquiet.

– Je crois que nous ferions mieux d'y aller à présent, dit-il en reculant.

– Regardez ! fit Gunri.

Au dernier niveau du camp, la grande porte noire de la forteresse visible malgré les palissades venait de s'ouvrir, et une forme en sortait, vêtue de grands manteaux sombres. Elle avança jusqu'à l'escalier, et en descendit les marches lentement.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Orufis.

– Je ne peux pas voir, dit Anno, elle se tient masquée dans ses manteaux et ses bandeaux, mais ce n'est pas un orque.

A ce moment il vit le Sujéteur qui revenait avec une dizaine de ses confrères.

– Là, il faut vraiment y aller ! devina Gunri.

Ils sortirent de leur cachette en rampant, et s'éloignèrent rapidement. Mais ils entendirent des cris au loin derrière eux. Ils se retournèrent et virent que de nombreux orques, alertés par les Sujéteurs, s'étaient mis en route en grande hâte pour venir les débusquer.

– Fuyons ! dit Anno.

Ils se mirent debout et coururent de toutes leurs jambes. Ils entendirent les cris et les grognements d'une bonne vingtaine d'orques derrière eux, rapidement rejoints par des dizaines d'autres venus des campements périphériques, trop contents de s'activer un peu.

Les quatre compagnons arrivèrent jusqu'à la première porte qu'ils passèrent sans se retourner et coururent en direction du sentier sur la grande route. Quelques flèches mal tirées sifflaient et se plantaient à leurs côtés. Ils étaient encore trop loin de leurs poursuivants pour les craindre, mais la traque pouvait durer longtemps et, sauf Anno et peut-être Gunri, ils ne seraient pas de taille à leur échapper en courant indéfiniment.

Au moment où ils estimèrent parvenir au bout de la route et regagner le sentier ensorcelé qui les mènerait, conformément à son but, hors de la forêt, ils eurent une bien mauvaise surprise : il y avait devant eux des dizaines de sentiers, s'égarant tous dans des directions différentes.

– Prenez celui qui n'a pas d'empreintes ! cria-t-il à Odonar qui était devant.

– Aucun n'en a !

Anno se plaça un à un sur tous les chemins, et d'un seul il s'aperçut qu'il ne voyait plus ses amis sur la grande route.

– C'est celui-ci ! Courrez !

Ils avaient perdu leur avance, et cette fois les Orques étaient à distance tout à fait menaçante. Fort heureusement, la forêt était à présent plus dense, et nombre de leurs traits se fichaient dans les arbres, de justesse, alors que certains d'eux étaient bien ajustés. Mais une autre bien mauvaise surprise les attendait.

Ils prirent un virage du sentier, qu'ils suivaient scrupuleusement car lui seul leur permettait de courir à pareille allure, et devinèrent une forme sombre loin devant eux. En se rapprochant rapidement ils découvrirent qu'il s'agissait de la colonne orque qui devait arriver.

L'Orque de tête fut très surpris de voir quatre fugitifs venir sur lui, mais sut immédiatement comment réagir quand il vit la soixantaine d'orques qui venait en courant et en hurlant derrière eux. Ils furent une cinquantaine à dégainer leurs armes sous l'ordre de leur chef face à Anno et ses compagnons qui approchaient à vive allure. Alors les quatre compagnons s'écartèrent aussitôt et s'enfuirent en sous-bois, espérant que les Orques n'oseraient pas les suivre hors du sentier. Mais tout en courant, ils s'aperçurent qu'ils longeaient un nouveau sentier, et débouchèrent soudain sur une troupe d'orques immobiles.

– Mais combien sont-ils ? fit Orufis en dégainant son épée, comprenant qu'ils ne pouvaient plus fuir.

– Ce sont les mêmes ! dit Anno. Le chemin nous a ramené à eux sans qu'ils n'aient même besoin de nous poursuivre !

Ils s'arrêtèrent, haletants. Derrière eux les autres Orques se regroupèrent, certains ayant tenté de les poursuivre hors du sentier, en découvrant qu'ils étaient revenus d'eux-mêmes. Anno dégaina à son tour son épée, observant ses ennemis et les comptant. Ils étaient plus de cent en tout, et l'Elfe sut qu'ils ne s'en sortiraient pas par le combat.

Il se resserra près de ses amis en cherchant un moyen de s'échapper par le sentier qu'il fallait suivre absolument. Il songeait qu'en tuant les chefs, ils pourraient semer un peu de confusion et passer, mais les Orques semblaient pouvoir se passer à présent de toute discipline.

Mais avant qu'il ne se jette sur la colonne nouvellement arrivée pour ouvrir un passage, Odonar fit un ample mouvement de bras en criant :

– Tous derrière moi !

Anno et Orufis reculèrent lentement, prenant garde à ce qu'aucun Orque ne tente de s'approcher d'eux. Ils se placèrent derrière Odonar, qui se tenait à présent arc-bouté sur ses jambes, les bras déployés à sa droite et à sa gauche, comme pour protéger ses amis, faisant écran de son corps imposant.

Gunri, lui, ne broncha pas. Il se tenait fièrement, sa hache à la main prête à fendre les airs et à répandre la mort.

– Gunri, je ne plaisante pas ! reprit Odonar. Venez vite !

Gunri vit le regard dur de son compagnon, et se réfugia à son tour derrière Odonar, sans comprendre. Orufis pensa à Eldeflar, et regretta de l'avoir quitté. Il avait peur, et en avait conscience. Il savait que désormais, quelles que soient les opportunités du combat, il serait vaincu, à cause de sa peur, et n'en redoublait que de frayeur.

Anno était tendu, et observait les deux troupes orques qui s'apprêtaient à se ruer sur eux, l'une à leur droite, l'autre à leur gauche. Il découvrit soudain dans un

mouvement de foule ce qu'il cherchait : deux Sujéteurs, en arrière, protégés par plusieurs rangées de guerriers Orques. Il planta son épée, prit son arc et le banda dans la direction opposée à ses cibles, comme pour tenir en respect les Orques qui s'approchaient en observant les tentatives de leurs proies. Puis il pivota brutalement de tout son corps et décocha son trait mortel, qui alla se fiché dans un crâne surmontant une forme en robe sombre. Le corps glissa et s'affaissa derrière les rangées Orques. Ce fut comme le signal de l'assaut, et au cri d'un chef, toutes les troupes se ruèrent sur les quatre hommes.